

Jean-Pierre Bagot

Pastorale

Mit freundlicher Genehmigung des Autors ist folgender Artikel zum Stand der Pastoraltheologie wiedergegeben aus:

Catholicisme. Hier - Aujourd'hui - Demain. Encyclopédie publiée sous le patronage de l'Institut catholique de Lille par G. Mathon/ G.-H. Baudry/ P. Guillemy/ E. Thiery (Hg.), Bd. X, Paris 1985, 765-774 (Fasz. 46(1984) u. 47(1985))

son action. Contrairement aux mauvais pasteurs dénoncés par Jérémie (xxiii, 1-6) et Ézéchiel (xxxiv), il vient « rassembler les brebis perdues d'Israël » (Mt x, 6), mais également réunifier l'humanité déchirée en la rétablissant dans son authentique rapport à Dieu. « Sois le pasteur de mes agneaux », dit-il encore à Pierre au moment de quitter les siens. Il entend donc bien voir se poursuivre son œuvre pastorale : elle est essentielle à l'Église.

1° *Qu'est-ce que la pastorale ?* — a) *La pastorale, action des pasteurs ?* — Il semblerait normal de définir la pastorale comme l'action des « pasteurs », donc des ministres ordonnés de l'Église. Mais déjà, en Israël, le peuple tout entier était appelé à être collectivement avant-garde du monde nouveau créé par Dieu ; il était donc investi d'une mission divine. Dans l'Église, tous les croyants participent à la mission sacerdotale et doivent devenir « lumière du monde », « sel de la terre », artisans de l'œuvre de Dieu. Celle-ci ne saurait s'enclencher dans des ministères particuliers.

C'est pourquoi, dans les pays francophones au moins, on a étendu le sens du mot « pastorale » à toute action organisée de l'Église, qu'elle soit le fait de clercs ou de laïcs. Dans d'autres pays, en Allemagne par exemple, la pastorale reste bien le fait des ministres de l'Église, mais on a substitué à ce terme celui de « pratique » pour décrire la réflexion sur toute œuvre ecclésiale.

b) *La pastorale, action concernant la vie propre de l'Église ?* — Faut-il alors définir la pastorale par son champ ? Elle serait le propre de toute action touchant la vie de l'Église. Mais Jésus explique que le champ où se déroule le conflit de Dieu et du Mauvais, c'est le monde (Mt xiii, 38). En suscitant du milieu de ce monde une communauté de sauvés, il entend bien donner sa véritable orientation à toute l'histoire humaine.

Impossible de considérer l'Église, organisme vivant, comme un « en soi » séparable de l'« écosystème » avec lequel elle vit en symbiose. Il n'existe pas de limite claire entre ce qui serait la gestion d'une réalité surnaturelle et celle de réalités naturelles. L'action divine ne saurait s'abstraire de l'histoire globale de l'humanité. Elle tend à en pénétrer tous les aspects.

Sans doute la réflexion pastorale devra-t-elle souvent se focaliser sur des réalités spécifiques de l'Église, par exemple la liturgie. Mais, sous peine de s'enfermer dans un cercle mortel, elle doit toujours envisager cette réalité limitée sur fond d'ensemble du devenir humain : la liturgie a des incidences sociales, psychologiques, politiques sur la société en même temps qu'elle reflète sa culture. On ne saurait donc promouvoir aucun aspect de la pastorale sans réfléchir à tous ses conditionnements et à ses répercussions dans le monde quotidien.

La diversité même des qualificatifs accolés au mot « pastorale » montre bien la nécessité de préciser sans cesse le champ que l'on entend défricher à l'intérieur d'un domaine en droit universel. Il y a aussi bien une « pastorale catéchétique » qu'une « pastorale des milieux », ces catégories religieuses et sociologiques pouvant d'ailleurs interférer. Mais la seconde expression permet d'échapper à tout « ecclésiocentrisme » pour répondre à la mission de l'Église.

c) *Peut-on définir la pastorale par ses modalités ?* — La pastorale se définirait alors par une typologie de ses tâches. Il y aurait tout d'abord la proclamation de la Bonne Nouvelle (Évangélisation) appelant en retour la

PASTORALE. — *La pastorale, une donnée essentielle de la vie de l'Église.* — « Je suis le bon pasteur », disait Jésus (Jn x, 11). En cette brève image, il résume

prière et le culte (pastorale homilétique, catéchétique, liturgique).

Viendrait ensuite l'action éducative, créatrice de communauté (pastorale familiale, paroissiale, scolaire, de milieux de vie, de mouvements).

La vie chrétienne est *entraînée et charité* envers les membres de l'Église, mais aussi envers tous les hommes : cela se traduit par une pastorale « caritative » (ou diaconale) touchant les personnes, les groupes et l'ensemble de la société (mise en place de conseillers de tous ordres, de services, d'organismes collaborant à l'action sociale, politique, économique, sanitaire... pour la pénétrer de l'esprit évangélique).

Mais, pour répondre à sa mission, l'Église doit elle-même procéder à l'organisation et la réorganisation de ses structures. La pastorale se traduit par la mise en place d'instances compétentes (hiérarchie et clergé, concile, synodes, assemblées de tous genres), de règles de conduite (droit canon, règlements divers), de personnes ou de groupes (ministres, commissions...).

Ces distinctions, utiles, pourraient servir de têtes de chapitre à l'étude de la pastorale en acte. Elles restent toutefois relatives. Elles ont surtout l'inconvénient d'opérer une juxtaposition des tâches sans permettre de saisir d'un seul coup d'œil le dynamisme qui les sous-tend.

d) *La pastorale échappe à tout principe unificateur définitif.* — Au niveau théorique, certains théologiens ont pensé pouvoir définir la visée pastorale de façon formelle. Pour l'un, elle consiste en un processus de communication du salut, pour un autre dans le déploiement de l'incarnation divine. K. Rahner parle d'auto-développement de l'Église. D'autres, dénonçant le caractère trop ecclésiocentrique de cette formulation, se contentent de parler de « poursuite de l'affaire Jésus » ; cf. F. Klostermann et R. Zerfass dir., *Praktische Theologie heute*, 2.2 : *Ansätze zu einem neuen Selbst-verständnis*, p. 132 sv. On peut déjà reprocher à toutes ces expressions leur caractère très abstrait, donc non opératoire. Mais de plus, en creusant, on s'aperçoit que, derrière chaque définition, il y a une perception différente des besoins spirituels de l'homme, de l'action divine, du rapport de l'Église et de la société. Chacune d'elle repose sur une option particulière et ne saurait donc prétendre s'imposer absolument.

On tentera alors de recréer pratiquement l'unité en parlant de « pastorale d'ensemble ». Encore faudrait-il préciser ce qu'on met derrière ce terme qui peut être compris, soit comme un processus de communication ouvert conduisant à un continuel réajustement, soit comme expression d'un choix qui, en prétendant avoir valeur universelle, ne fait que couvrir le pouvoir de fait de personnes ou de groupes imposant technocratiquement leur pouvoir.

e) *La pastorale : tension entre un projet et une mission.* — La pluralité, et donc la relativité des pastorales n'est pas nouvelle. Le projet d'un Marc, rédigeant son Évangile en pensant la parousie proche, n'est pas celui de Jean, soucieux d'incarner le Royaume dans le présent. Celui de Paul, marqué par sa découverte du « mystère » révélé aux païens, diffère de celui de Pierre, avant tout soucieux de maintenir l'unité de l'Église. Tous entendent répondre à la mission confiée par le Christ à son Église, mais chacun interprète celle-ci en fonction d'une situation donnée et pose différentes priorités.

Il apparaît donc que la pastorale ne peut être qu'une réalité en perpétuelle évolution. Elle doit toujours se redéfinir, à mesure que l'avancée de l'histoire fait

découvrir de nouveaux aspects de l'œuvre divine à poursuivre. Elle doit bien s'exprimer sous forme de projet humain opératoire, mais elle ne peut qu'être sans cesse remise en cause par une mission divine qui la déborde et dont l'ampleur échappe toujours au regard. Elle vit de la tension entre ce projet et cette mission. Elle est, par nature, ouverte.

C'est dire que la pastorale ne peut naître qu'au sein d'un débat toujours repris. Ce débat fournit sa raison d'être à ce type de réflexion « métapastorale » que l'on appelle « théologie pratique ».

2° *A la recherche d'une science de la pastorale : la théologie pratique.* — a) *De la pratique à l'effort de constitution d'une science opératoire.* — « On fait ce qu'on peut... Donnez-nous quelques méthodes simples confirmées par l'expérience... L'important, c'est de la bonne volonté et du jugement... » Nombreux sont les agents de la pastorale qui justifient ainsi leur routine. Leur art est parfois réel. Mais le refus de réfléchir ne conduit le plus souvent qu'à la stérilité.

Il faut donc bien réfléchir : « Que fait-on réellement ? Que devrait-on faire ? Que peut-on faire ? ». Le débat pastoral s'oriente ainsi en trois directions :

Une analyse. — D'une part, il faut tenter de connaître, autant que faire se peut, l'intention de Jésus ; de l'autre, il faut analyser l'action effective de l'Église et son effet auprès des personnes, des groupes et de l'ensemble de la société.

Une critique. — Elle consiste à mesurer toute la distance qui sépare l'action effective de l'intention de Jésus.

Une prospective. — La critique conduit au réajustement du projet pastoral initial en fonction du possible. Le savoir fourni par l'analyse se transforme alors en savoir opératoire débouchant sur une stratégie (redéfinition des buts) et sur une tactique (mise en place des moyens concrets permettant d'atteindre les buts visés).

Ainsi la pastorale appelle-t-elle ce que l'on désigne aujourd'hui sous le nom de science opératoire : c'est ce qu'entend fournir la théologie pratique.

b) *Breve esquisse de l'évolution de la théologie pratique.* — Sans pouvoir ici entreprendre une histoire de cette théologie, analysons sa progressive apparition et les grandes orientations qu'elle prend en fonction de la situation de l'Église au sein de la société. Cela fera surgir les deux problèmes fondamentaux de cette forme de réflexion : celui de l'interdisciplinarité et celui du rapport de la théorie et de la pratique.

Aux premiers siècles de l'Église, on ne parle pas de théologie pratique, car la théologie est d'emblée pratique : le pasteur, en prise sur la culture de son temps, est en même temps théologien. Vivant sur l'élan d'une tradition apostolique inventive, il met en place une pastorale qui est en même temps un dire et un faire (cf. Origène, Augustin et bien d'autres).

La période scolastique. — Sensible à l'exigence culturelle médiévale marquée par la tradition grecque, l'Église s'efforce de donner à son message révélé dans une histoire la forme d'une science fondée sur le raisonnement méthodique. Le théologien scolastique acquiert une place éminente dans l'Église. Se conformant à la conception aristotélicienne des degrés du savoir, Thomas d'Aquin fonde systématiquement la supériorité du savoir théorique : c'est l'activité par excellence, celle qui permet la saisie du réel, l'approche du mystère révélé. Ayant fondé une « science divine », le théologien peut alors en déduire des normes éthiques et des règles de fonctionnement de l'Église.

A un niveau inférieur, la pastorale n'est plus qu'un art appliqué mettant en œuvre les orientations données par une hiérarchie ecclésiastique elle-même justifiée par la théologie. La pratique dépend totalement de la théorie et n'a rien à lui apprendre. Exemple caractéristique : le *xv^e s.* voit paraître un certain nombre de *summae confessionales*. Ces manuels n'apportent doctrinalement rien de nouveau. Ils ne font que tirer les conséquences pratiques de la doctrine de saint Thomas d'Aquin sur la pénitence.

La crise de la raison. — On croit avoir mis en place un système chrétien échappant aux aléas de l'histoire. Mais la réussite apparente de la scolastique est la raison même de sa fragilité.

Préoccupés de parfaire le système dont ils héritent, les théologiens se coupent des nouvelles formes de pensée naissante, en particulier des sciences expérimentales. Quant à la réflexion pastorale, elle ne consiste souvent plus qu'en casuistique fondée sur la réduction à partir de principes généraux.

D'où le désarroi devant la crise de la raison amorcée avec le nominalisme, achevée par la philosophie des lumières et la critique kantienne. Kant entend ramener la religion dans les limites de la raison (ce qui met en cause la révélation), mais détruit en même temps la prétention de cette raison à atteindre une vérité transcendante. Tout au plus l'action pratique oblige-t-elle à postuler Dieu, l'âme immortelle, la liberté, au nom des exigences éthiques.

Désormais la scolastique n'apparaît plus que comme un dogmatisme intenable. Que peut devenir la pastorale qui y était suspendue ? Son ébranlement se traduit par l'éclatement.

Certains pasteurs se conforment au langage « raisonnable » de leur époque. La foi se dissout alors en vague religiosité sentimentale.

Rares sont ceux qui, encore en prise sur les racines de la foi, Écriture et tradition, essayent de sauvegarder la valeur d'une révélation irréductible à la raison. Mais à façon même dont ils tentent de se protéger de la culture ambiante les empêche désormais de contester la société et en fait des soutiens des pouvoirs régnants. Dans l'Église catholique, c'est le cas d'un Rautenstrauch qui, en 1774, propose à l'impératrice d'Autriche une réforme des études ecclésiastiques, afin de rendre celles-ci plus opératoires. Dans le monde protestant, Schleiermacher, à partir du début du *xix^e s.*, cherche à fonder une *théologie pratique* qui, prenant le pas sur la théologie spéculative, guiderait la conduite de l'Église et permettrait de sauver les trésors de sensibilité et de moralité véhiculés par l'Évangile.

Les nostalgiques de l'ancienne théologie s'efforcent de renforcer la forteresse ébranlée. La pastorale devient alors essentiellement appel à l'autorité et, dans ces cas extrêmes, sombre dans le juridisme casuistique.

Insatisfaits de ce système, nombre de catholiques développent par réaction de nouvelles formes de religiosité où l'appel au surnaturel tient bien souvent lieu de pensée. Cela permet en tout cas de faire bloc, face aux défis de la nouvelle culture. La pastorale sombre dans un système de recettes et de pratiques destinées à rassembler les foules.

Les penseurs les plus audacieux espèrent toujours possible de fonder la pastorale sur une idée préalable : celle d'une Église susceptible d'être idéalement définie et à laquelle il faudrait tenter de confronter l'Église concrète (c'est le sens de l'effort d'Anton Graf, à Tübingen, dans la première moitié du *xix^e s.*).

3^e Situation actuelle de la théologie pratique. —

a) *Retour aux sources de la révélation.* — L'appel à une Église idéale (qui aurait existé à l'origine) aussi bien que la crise théologique provoquent un retour aux sources : l'Écriture et la tradition patristique. Ne fourniront-elles pas un fondement solide qui, défendu contre l'agression des nouvelles sciences historico-critiques, permettrait enfin de savoir ce qu'il faut faire ? La pratique ne se déduirait plus d'une théorie spéculative, mais d'une science opposée à la « fausse science ».

Mais la tâche se complique. Il apparaît impossible de reconstituer le fait passé, car le langage des sources est déjà lourd d'une *interprétation* en prise sur la situation de l'époque. Comprendre son sens dans un certain contexte suppose le recours à de multiples disciplines scientifiques, sans qu'aucune puisse dire la vérité finale qu'on espère. Quel que soit son apport, le « retour aux sources » ne dispense pas d'une réinterprétation actuelle de leur sens possible. La connaissance du passé peut à la rigueur faire connaître les points de passage de la réalité divine. Si on peut encore tracer en hésitant la courbe qui les lie, on ne possède pas d'équation qui en déterminerait la prolongation dans la pratique actuelle. A moins de sombrer dans une pastorale « archéologique », n'est-on pas livré au tâtonnement ?

b) *L'intervention des sciences de l'homme et de la société.* — Voici de plus que les nouvelles philosophies interrogent l'Église en affirmant que, par sa pastorale, celle-ci fait bien autre chose que ce qu'elle prétend. Pour Marx, elle justifie la société capitaliste en occultant la nécessaire mutation sociale. Pour Freud, elle entretient la névrose collective. Pour Nietzsche, elle empêche la naissance de l'homme véritable en créant un arrière-monde, rêve irréel né du ressentiment.

Les nouvelles sciences de l'homme et de la société peuvent perdre de cette agressivité de principe. Leur objectivité n'en est pas moins redoutable. En particulier, la sociologie de la connaissance souligne combien toute pensée est située : le théologien est donc sommé d'avouer pour quels intérêts conscients ou inconscients il travaille. La réflexion politique analyse la façon dont la religion fonctionne au sein de la société, le plus souvent pour stabiliser l'ordre établi.

Devant des constatations tirées de l'expérience, l'agent pastoral sent vite la vanité d'un appel à l'image idéale de l'Église. On ne lui demande plus ce dont il rêve, mais ce qu'il fait. Son désarroi rejoint celui du théologien.

c) *Le II^e concile du Vatican et ses implications pastorales.* — Véritable fenêtre ouverte sur le monde, le II^e concile du Vatican a eu un impact considérable sur l'Église et sur l'ensemble de la société. Cette assemblée « pastorale », non seulement proposait de nouveaux modèles d'action, mais en constituait elle-même la mise en œuvre vivante.

On a abondamment commenté le contenu de cet acte pastoral. On a également étudié les procédures qui en ont permis le fonctionnement. Mais, surpris de la dynamique des échanges, on s'est souvent contenté de parler de miracle de l'Esprit. Encore faudrait-il réfléchir aux conditions psycho-sociologiques qui ont rendu possible la naissance de schèmes nouveaux de pensée. Nul doute qu'ici le caractère interdisciplinaire d'un échange mené dans un esprit de communion entre des praticiens confrontés à des situations très diverses (les évêques) et des théologiens, dont un bon

nombre étaient eux-mêmes passés par le creuset de la formation aux nouvelles sciences de l'homme, ait joué un rôle capital. Cela a conduit à l'écèlement d'une certaine théologie traditionnelle fermée aux apports nouveaux de la société moderne. Pratique et théorie se sont sans cesse fécondées l'une l'autre.

La mise en place par le concile d'instances de dialogue à tous les niveaux, aussi bien universel, avec les synodes des évêques, que national et local (cf. décrets n° 27 de la déclaration sur les évêques et n° 26 de celle sur l'apostolat des laïcs) est sans doute un des actes du concile qui peut avoir le plus de conséquences à lointaine échéance. Il réinstalle un échange trop souvent rompu entre théoriciens et praticiens. La pastorale retrouve sa place centrale dans la vie de l'Eglise.

d) *Le « pastoralisme » post-conciliaire.* — En l'absence de cette réflexion, nombreux sont ceux qui ont cru que le concile allait résoudre tous leurs problèmes : il suffisait de reproduire à la base ce qui s'était passé au sommet. La concertation devait produire des effets magiques.

On a alors vu naître ce qu'on pourrait nommer le « pastoralisme ». Des praticiens ont laissé libre cours à leur impulsivité, sans se donner les moyens théoriques de les réfléchir. La pratique, enfin dégagée de la tutelle de la théorie, n'était-elle pas la seule vraie source de vérité et de lumière ?

Le langage nouveau a alors repris celui des sciences modernes, diffusé dans la culture, mais sans que l'on se soit inquiété des conditions de sa validité et de ses limites. Certains agents pastoraux ont cru que l'analyse sociologique, en leur révélant la situation exacte de l'Eglise, leur fournirait immédiatement des buts, et n'ont de fait imposé que leurs propres vues. D'autres, découvrant la valeur de la psychologie, ont lentement glissé vers la thérapie individuelle ou de groupe, sans pouvoir disposer d'autres perspectives que de celle de l'équilibre psychique ou du bon fonctionnement démocratique. D'autres, découvrant les problèmes posés par l'analyse politique, ont adopté sans réticence les critères de jugements régnants sans se demander ce que pouvaient être « l'ordre » ou « la libération » visés par Jésus.

A de telles « pastorales », on a bien tenté de garder un caractère chrétien en les couvrant d'un langage qui avait en fait perdu son sens originel. La « théologisation » des réalités ou des valeurs terrestres n'a souvent consisté qu'à faire appel à un Jésus idéalisé sur lequel on projetait les nouvelles catégories utilisées. Ainsi « récupéré » le Christ perdait sa transcendance véritable, et la mission qu'il avait confiée à son Eglise n'était plus que le double idéalisé d'un projet tout humain.

Appelons « pastorale du Fils tout seul » cette orientation qui a voulu incarner Dieu au point de le réduire à l'homme.

— Par réaction contre elle, on voit aujourd'hui se profiler une « pastorale de l'Esprit tout seul ». L'Esprit ? N'est-ce pas lui qui parle directement dans une Ecriture prise à la lettre, imperméable à toute critique humaine (fondamentalisme) et censée fournir la réponse à toutes les questions ? N'est-ce pas lui non plus qui s'exprime dans la naïveté spontanée de tant de personnes qui pensent pouvoir se dispenser de toute institution chrétienne ou de tout langage construit ? Ce subjectivisme qui croit pouvoir tenir lieu de pastorale parce qu'il récuse toute réflexion ne débouche en réalité que sur un murmure indistinct, ou sur la cacophonie !

— Le résultat, c'est trop souvent le retour au point de départ. On voit renaître la nostalgie des formes autoritaires du langage et des institutions passées : pastorale « du père tout seul » qui rêve de la forteresse écroulée et qui, dans les cas extrêmes, ne fait que reconstruire jusqu'à la caricature le juridisme casuistique du siècle passé.

4° *Le renouveau actuel de la théologie pratique.* — Mais la recherche pastorale nouvelle a bien un aspect positif, tant au niveau pratique que théorique.

Au niveau théorique, la nouvelle théologie pratique s'efforce de dégager les conditions préalables à un véritable débat pastoral en redonnant sa place à chacun de ses interlocuteurs et en dirimant le conflit de la théorie et de la pratique.

— En s'appuyant sur la recherche épistémologique actuelle (en particulier sur les théories critiques d'Adorno et d'Habermas qui montrent comment il n'existe aucune science objective neutre, car tout savoir est sous-tendu par un intérêt qui fait de lui une manière de se rapporter au monde et d'agir sur lui), elle met en valeur l'apport positif des nouvelles sciences de l'homme et de la société, tant pour l'analyse de l'action de l'Eglise que pour son interprétation critique. Elle précise en même temps le champ d'application de ces savoirs, les critères qu'ils font intervenir, et donc leurs limites.

On trouve un excellent exposé sur ce sujet dans Thomas Mac Carthy, *The critical theory of Jurgen Habermas*, The Massachusetts Institute of technology, 1978.

— Au systématicien, la théologie pratique rappelle que sa science n'est qu'une pratique pastorale parmi d'autres et qu'il ne saurait donc prétendre transcender ses conditions de production et trancher le débat pastoral au nom d'un prétendu savoir divin. Mais elle souligne aussi la grandeur de sa tâche : en permettant d'élucider les conditions dans lesquelles des croyants ont autrefois élaboré des mots, des symboles, des signes, il rend possible la poursuite de ce dynamisme, dans l'authentique fidélité au passé.

— Du bibliste, la théologie pratique attend sans doute des règles de lecture du texte fondateur de la foi. Mais elle lui demande, ce faisant, d'ouvrir la possibilité d'une réinterprétation actuelle d'une révélation dont le sens n'a jamais fini d'apparaître.

— Elle interdit au praticien d'imposer le primat de l'action sur la réflexion. Mais elle reconnaît en même temps tout son rôle : non seulement il est appelé à vérifier la valeur opératoire de la théorie, mais il a lui-même à participer à l'émergence d'une perception renouvelée de la vérité éternelle. Parce qu'il est « en situation », l'agent pastoral est celui qui peut faire surgir une parole neuve, un signe original ouvrant des perspectives inattendues sur ce qui avait déjà été dit. Sans doute s'expose-t-il de ce fait à la critique des autres partenaires du débat. Mais, de celui-ci, il est bien l'élément moteur.

— Le théologien pratique n'attend pas que tout le monde ait parlé pour dire le dernier mot des choses, comme s'il était possesseur d'un sens ultime ou de la solution finale. Par son savoir, et grâce à sa situation médiatrice, il est celui qui fait communiquer. En maintenant ouvert le conflit des interprétations du réel et des projets, il sauvegarde la transcendance de la mission confiée à l'Eglise par rapport à toutes les interprétations qu'on en peut tenter.

Son attitude ouverte et critique sera bien souvent perçue de façon négative. En fait, face à toutes les

inations totalitaires ou technocratiques des tenants du savoir et du pouvoir, il est celui qui doit rendre possible la liberté de l'Esprit, en maintenant à tout prix l'ouverture.

50° *Retour à l'agent pastoral.* — Il faut bien revenir à l'agent pastoral, c'est-à-dire à celui qui agit effectivement. S'il est entré dans le débat que nous venons de faire, il se plaindra souvent qu'on ne lui dise pas ce qu'il a à faire et que sa propre décision soit rendue plus difficile que jamais par la perception de la complexité des répercussions de sa tâche. Qu'a-t-il gagné, sinon de l'insécurité accrue ?

Il a gagné un rien qui est à la fois tout : l'ouverture, c'est-à-dire la capacité d'écouter « les signes des temps », d'en approfondir le sens, d'y répondre de façon humble et souple.

Il est désormais arraché aux solutions définitives. Il est lancé dans un mouvement sans fin, harassant, car il sait la relativité de tous les plans, de tous les programmes, en même temps que leur nécessité. Loin d'être enfermé dans ses connaissances comme dans une carapace, il est plus dépouillé que jamais. Mais ce dépouillement est celui auquel appelaient un saint Paul, et déjà Jésus, lorsqu'il envoyait les siens en mission. Ainsi devient-il véritable agent pastoral : il participe et fait participer au continu déplacement qui conduisait le peuple de Dieu, et Jésus, celui qui a mené la foi à la perfection, à traverser toutes les réalités humaines pour déboucher sur un au-delà.

Telles sont la mission, les difficultés, mais aussi la grandeur de la tâche pastorale appelée à nourrir la théologie pratique et à être en retour nourrie par elle.

Nous ne signalons ici que les écrits touchant la pastorale comme telle. En ce qui concerne chaque champ pastoral particulier, on se référera à l'article correspondant de *Catholicisme*.

En langue française. — Livres : F.-X. Arnold, *Pastorale et principe d'incarnation*, Bruxelles 1964 ; — J.-P. Bagot, *Pastorale et réflexion*, Paris 1968 ; — J. Comblin, *Vers une théologie et l'action*, Bruxelles 1964 ; — R. Marlé, *Le projet de théologie pratique*, dans *Le Point théologique* n° 32, Paris 1979 ; — H. Metzger, *Les choix pastoraux, nouveau terrain pour la théologie*, Paris-Tournai 1979 ; — K. Rahner, *Mystère de l'Eglise et action pastorale*, Paris 1969 ; idem, *Service de l'Eglise et action pastorale*, Paris 1970.

Articles : J. Audinet, *Théologie pratique et pratique de la théologie*, dans *Le Point théologique* n° 21, Paris 1977 ; — J. Brien, *Pour un enseignement de pastorale fondamentale*, dans *Seminarium* n° 4, 1970 ; — G. Casalis, *Théologie pratique et pratique de la théologie*, dans *Le Point théologique* n° 5, Paris 1973 ; — M.-D. Chenu, *Un concile pastoral*, dans *Parole et mission* n° 21, 1963 ; — G. Defois, *Révélation et société*, dans *Recherches de sciences religieuses* n° 63, 1975 ; idem, *Le pari chrétien de l'intelligence*, dans *Études* n° 344, 1976 ; idem, *Pour une théologie de la pratique*, dans *Études* n° 345, 1976 ; idem, *Critique et parole*, dans *Recherches de sciences religieuses* n° 65, 1977 ; — H. de Lavalette, *Réflexions sur la théologie pastorale*, dans *Nouvelle revue théologique*, juin 1961 ; — A. Lefebvre, *Vers une nouvelle problématique de la théologie pastorale*, dans *Nouvelle revue théologique* n° 93, 1971 ; idem, *Théologie pastorale et agir ecclésial*, dans *Nouvelle revue théologique* n° 93, 1971 ; idem, *L'interdisciplinarité dans l'action et la réflexion pastorale*, dans *Nouvelle revue théologique*, n° 93, 1971 ; — P.-A. Liégé, *Introduction à l'ouvrage de F.-X. Arnold, Serviteurs de la foi*, Paris-Tournai 1957 ; idem, *Positions de la théologie pastorale*, dans *Le Point théologique* n° 1, Paris 1971 ; — K. Rahner, art. *Pastorale*, dans *Petit dictionnaire de théologie catholique*, Paris 1970.

En langue allemande. — Production très abondante. Nous citons ici que quelques ouvrages qui nous ont paru particulièrement importants : K. F. Daiber, *Grundriss der praktischen*

Theologie als Handlungswissenschaft, Munich 1977 ; — F. Klostermann et R. Zerfass, *Praktische Theologie heute*, Munich 1974 (ouvrage collectif) ; — Goldwin Lämmermann, *Praktische Theologie als kritische oder als empirische-funktionale Handlungstheorie ?*, Munich 1981 ; — N. Mette, *Theorie der Praxis*, Düsseldorf 1978, bibliographie allemande très complète à la date ; — N. Mette et H. Steinkamp, *Praktische Theologie und Sozialwissenschaft*, Düsseldorf 1983 ; — F. Wintzer, *Praktische Theologie*, Düsseldorf 1982 (ouvrage collectif).

En langue espagnole. — C. Floristan-M. Useros, *Teología de la acción pastoral*, Madrid 1969. — Collectif, *Conceptos fundamentales de pastoral*, Madrid 1983. J.-P. BAGOT.